

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1898

THÈSE

N^o

511

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mardi 12 juillet 1898, à 1 heure

PAR

M^{me} GABORIAU (Hélina)

Née à Verne (Ille-et-Vilaine) le 4 mai 1869.

ESSAI

SUR

LA GÉNÈSE ET L'ÉVOLUTION

DE LA

THÉRAPEUTIQUE

Président : M. POUCHET, professeur.

Suffragants : { MM. CORNIL, professeur.
CHASSEVANT et ANDRÉ, agrégés.

PARIS

A. MALOINE, ÉDITEUR

23-25, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23-25

1898

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1898

THÈSE

N°
511

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mardi 12 juillet 1898, à 1 heure

PAR

M^{me} GABORIAU (Hélina)

Née à Verne (Ille-et-Vilaine) le 4 mai 1869.

ESSAI

SUR

LA GÉNÈSE ET L'ÉVOLUTION

DE LA

THÉRAPEUTIQUE

Président : M. POUCHET, professeur.

Suffragants : } MM. CORNIL, professeur.
CHASSEVANT et ANDRÉ, agrégés.



PARIS

A. MALOINE, ÉDITEUR

23-25, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23-25

1898

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Pathologie chirurgicale.	DEBOVE.
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE
Histologie	CORNIL.
Opérations et appareils.	MATHIAS DU VAL.
Matière médicale et Pharmacologie.	TERRIER
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY
Médecine légale	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale.	LABOULBENE
	CHANTEMESSE.
	POTAIN.
Clinique médicale	JACCOUD.
	HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.	DIEULAFOY.
Clinique des maladies syphilitiques.	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	FOURNIER.
Clinique des maladies nerveuses.	JOFFROY.
	RAYMOND.
	BERGER.
Clinique chirurgicale.	DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	BUDIN.
	PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GAUCHER	MARIE.	SEBILEAU.
ALBARRAN.	GILBERT.	MENETRIER	THIERY.
ANDRE.	GILLES DE LA	NELATON	THOINOT.
BAR.	TOURETTE.	NETTER.	TUFFIER.
BONNAIRE.	GLEY.	POIRIER, chef des	VARNIER.
BROCA.	HARTMANN	travaux anatomiques.	WALTHER.
CHARRIN.	LEJARS.	REITERER.	WEISS.
CHASSEVANT	LETULLE	RICARD.	WIDAL.
DELBET.	MARFAN.	ROGER.	WURTZ.

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

INTRODUCTION

A la veille d'être appelée à utiliser, dans la pratique de l'art médical, les connaissances acquises pendant les années que nous avons consacrées à l'étude de la pharmacie et de la médecine, nous avons pensé qu'il nous serait profitable de nous isoler pendant quelque temps des doctrines modernes, pour nous livrer à la lecture des maîtres anciens, à la méditation des doctrines du passé.

La connaissance de l'histoire de la médecine fait comprendre l'évolution de la thérapeutique ; et cette évolution est pleine d'enseignements pour qui veut se donner la peine d'y réfléchir.

Les diverses phases de l'art de guérir, ses progrès et ses temps d'arrêt, ses conquêtes et ses défaillances, sont autant de leçons qui doivent nous instruire ; et c'est, pénétrée de cette idée, que nous avons entrepris de résumer dans notre thèse inaugurale, les impressions que cette méditation nous a suggérées.

M. le professeur Pouchet, à qui nous avons fait part de ce projet, a bien voulu nous y encourager et nous faire en même temps l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse. Qu'il reçoive ici l'expression de notre reconnaissance.

Que cette reconnaissance soit également acquise à tous ceux qui, pendant le cours de nos études nous

ont aidée de leurs leçons, de leurs conseils et de leur expérience.

Quant à celui qui nous a initiée aux beautés de la science, qui n'a cessé chaque jour de nous guider et de nous encourager dans nos travaux, et dont le précieux concours nous a été si utile dans l'élaboration de cette thèse, qu'il reçoive ici l'hommage de notre profonde gratitude pour l'honneur qu'il a bien voulu nous faire en nous associant à sa vie et à ses travaux.

La Génèse de la Thérapeutique.

La thérapeutique est cette partie de la médecine qui a pour objet le traitement des maladies. Son étude mérite toute la sollicitude du médecin, car, comme l'a fort bien dit M. le professeur Landouzy : « La thérapeutique est la moralité des études médicales, la raison d'être du médecin ». L'étude complète d'une science ne va pas sans celle de son histoire, surtout lorsque cette science est, comme celle dont nous nous occupons ici, doublée d'un art. Mais pour étudier l'histoire de la thérapeutique, il faut en connaître la genèse, car pour apprécier les phénomènes qui ont présidé à son perfectionnement il ne faut pas ignorer ceux qui lui ont donné naissance.

Participant à une des grandes lois de la nature : la conservation de l'individu, la thérapeutique a une origine naturelle et sa première manifestation, son acte primitif fut *le reflexe*. On pourra s'étonner de nous voir attribuer à une simple fonction de la moelle la première origine d'une science dont l'étude a toujours absorbé les intelligences les plus élevées, mais qu'on prenne la peine d'observer et de réfléchir, et l'on verra que, même privé du cerveau, l'être vivant peut faire de la thérapeutique ; nous n'en voulons citer pour exemple que cette expérience physiologique dans

laquelle une grenouille, séparée de son encéphale, fait des mouvements avec sa patte pour enlever la goutte d'acide que l'on a déposé sur sa cuisse. La nature, d'ailleurs, pousse beaucoup plus loin la sollicitude, et des reflexes encore plus délicats, — on serait tenté de dire intelligents, — sont au service de la thérapeutique naturelle : le vomissement qui nous débarrasse des substances toxiques, la toux qui expulse les corps étrangers des voies respiratoires et tous les autres reflexes de protection et de défense. Remontant de la moelle au cerveau, la thérapeutique est fille de l'instinct chez les animaux. Il ne faut pas négliger la thérapeutique des animaux, car ce sont eux qui ont été nos premiers maîtres dans cette science. En effet, c'est en les observant, en remarquant de quelle façon ils s'y prenaient pour se soigner, que les bergers, ces médecins primitifs, ont appris les premières notions de médecine. « L'hippopotame, nous dit Pline, a enseigné à la médecine une de ses opérations : quand une abondance continuelle d'aliments l'a rendu trop gras, il vient sur la rive pour chercher des roseaux récemment coupés : dès qu'il voit une tige aiguë, il s'y appuie et s'ouvre une veine à la jambe. S'étant ainsi, par l'écoulement du sang, débarrassé du malaise qui le gênait, il couvre la plaie de limon » ; et à propos de certaine pratique médicale, notre auteur continue : « Dans la même Égypte, un oiseau appelé ibis, a enseigné quelque chose de semblable ; il se lave les intestins en insinuant son bec recourbé dans cette partie par laquelle il est si important que le résidu des aliments soit évacué ». Hérodote raconte également que c'est pour avoir vu des chèvres se purger en mangeant de l'ellébore, que Mélampe songea à

utiliser sur ses semblables les propriétés spéciales de cette plante.

D'autres observations indiquent surabondamment que l'exemple des animaux a apporté à la thérapeutique un certain nombre d'autres remèdes. En dehors de l'observation des animaux, dont il ne faudrait pas s'exagérer l'importance, les premiers hommes ont puisé dans leur propre instinct, dans leur intuition, les principes élémentaires de la thérapeutique. Au commencement des âges, alors qu'aucune science expérimentale ne pouvait servir à établir les règles d'une médication, alors qu'aucune observation n'avait pu être recueillie sur des produits non encore employés, la nécessité d'échapper à la maladie ou de s'en délivrer provoquait chez le malade ou chez ceux qui voulaient le guérir l'idée d'essayer tel ou tel moyen et, de cette intuition, parfois stérile, parfois nuisible sans doute, mais aussi parfois certainement efficace, a surgi l'un des piliers de la méthode thérapeutique qui a prévalu depuis la fondation de la médecine jusque vers la seconde moitié du siècle; nous voulons parler de l'*empirisme*, « car il ne faut pas se dissimuler que la médecine est restée longtemps l'humble servante de l'empirisme, et ne l'est-elle pas toujours un peu? » (1) Ce mot d'empirisme déchu de son acception primitive, et, relégué désormais parmi les pratiques honteuses, inavouables et réprouvées, méritait cependant mieux que l'abjection à laquelle il est injustement condamné. Patriarche tout puissant de l'ancienne médecine, roi détrôné qui, pendant des siècles, régnait en maître sur

(1) E. BRISSAUD. *Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie*. etc.

l'héritage d'Hippocrate et sortait triomphant de tous les combats que les sectes nouvelles osaient lui livrer, il a fallu les dernières conquêtes de la science, le contrôle certain de la physiologie expérimentale, les enseignements exacts de la clinique, les lumières évidentes de l'anatomie pathologique et les connaissances irréfutables de la pathogénie pour le terrasser définitivement, et la science nouvelle, en prenant sa place, sans pitié pour son passé glorieux, a fait de lui l'humble esclave des charlatans, des rebouteurs, et des diseuses de bonne aventure ! Qu'on nous pardonne cette digression en faveur d'une méthode dont il est nécessaire de se faire une juste idée si l'on veut bien comprendre la genèse de la thérapeutique.

Les médecins, dans leur ardent désir de soulager les souffrances, furent parfois récompensés par des aventures heureuses, le hasard se mit de la partie et des guérisons inespérées vinrent leur apprendre que telle pratique, que telle plante avait des effets salutaires, et l'observation leur apporta ce que l'intuition leur avait refusé. L'intuition, le hasard et l'observation voilà donc les trois piliers du temple de l'empirisme. Plus tard, le raisonnement, l'analogie, l'hypothèse s'emploieront aux progrès d'une science si utile, et l'expérimentation clinique servira à faire admettre, à répandre, à vulgariser les remèdes après les avoir contrôlés, en attendant que bien plus tard, l'expérimentation scientifique, physiologique et pathogénique ne vienne sur les ruines du temple d'Hippocrate recommencer l'édification d'un monument nouveau.

II

L'Evolution de la Thérapeutique

Sitôt après sa naissance, la thérapeutique fut empirique (*savante par expérience*) et, peu à peu, s'enrichit de pratiques et de recettes que l'expérience avait fait juger efficaces. Les Babyloniens exposaient leurs malades sur les places publiques et faisaient appel aux bons conseils des passants qui pouvaient avoir vu des cas semblables et connaître quelque remède pour les soulager.

Les Égyptiens auxquels il est convenu d'attribuer la création de la médecine, furent également les créateurs de la pharmacie ; ils employaient des liniments, des potions toniques et des emplâtres, ils faisaient usage de laxatifs et de lavements et joignaient à cette thérapeutique empirique des pratiques sacrées, des incantations, ce qui prouve que la médecine suggestive est de tous les temps.

Les Grecs qui empruntèrent aux Égyptiens leurs premières connaissances médicales, commencèrent tout d'abord, par faire de la médecine suggestive : ils traitaient les maladies internes par les prières, les vœux et les charmes, se bornant, dans la pratique, à panser les ulcères et les plaies. L'hydrothérapie, cependant, venait en aide à la suggestion et Méléampe rendait la raison aux filles de Prœtus, frappées d'alié-

nation mentale, au moyen des ablutions sacrées et en les purgeant avec de l'ellébore. Dans les temples qui commencèrent à s'élever vers le ^{xiii}^e siècle avant notre ère, sur les différents points de la Grèce : Cos, Cnide, Rhodes, Epidaure, Pergame, etc. les Asclépiades, tribu de prêtres, conservèrent les secrets d'une thérapeutique plus riche en songes et en visions qu'en médicaments. Ils s'engageaient, par serment, à n'en rien révéler. Mais à mesure que les pratiques devenaient plus logiques, le secret se relâcha et, au ^{vi}^e siècle avant notre ère, Pythagore fait connaître un livre sur les propriétés des plantes et sur l'usage de la scille. A cette époque, on recourait surtout aux moyens hygiéniques, au régime et à la gymnastique qui, bientôt, s'effacera pendant longtemps de la thérapeutique pour être remise en honneur à l'époque où nous vivons.

Un siècle plus tard, Hippocrate rassemble tous les matériaux des connaissances médicales acquises avant lui pour en édifier un monument qui, après 24 siècles, excite encore l'admiration de tous ceux qui le connaissent. Ce n'est pas qu'Hippocrate ait enrichi la thérapeutique, on n'a de lui aucun médicament nouveau, mais il a fondé la diététique et, du premier coup, l'a portée à un point de perfection tel que, même de nos jours, on ne l'a guère dépassé. Son système médical qui, au point de vue de la cause est le *vitalisme*, et, au point de vue de l'effet, l'*humorisme*, ne doit pas nous faire oublier que c'est lui, qui le premier, a invité à l'empirisme, lorsqu'il dit dans sa *médecine nouvelle* : *« Je pense qu'il ne convient pas, en médecine, de recourir aux hypothèses, il faut arriver de ce qui est connu à ce qui est inconnu, il faut prendre les instructions des hommes les plus simples, s'il paraît qu'ils*

savent quelque chose de décisif pour l'occasion. C'est ainsi, je pense, que tout notre art s'est formé. Il ne faut pas manquer de faire attention à ce que le hasard peut présenter, si cela se confirme plusieurs fois. »

Mais il fallut encore attendre plus de deux siècles avant que Philinus de Cos et Sérapion d'Alexandrie ne formulassent les lois de l'empirisme. Ceux-ci lui reconnurent trois sources d'études : 1^o Le hasard qui fournit les faits ; 2^o Les essais qui font connaître s'il est possible de reproduire ces faits ; 3^o L'analogie par laquelle on applique à un cas semblable les procédés reconnus utiles à l'aide des deux moyens précédents.

Arcagatus qui, vers 217 avant J.-C., introduisit à Rome la médecine grecque, était un thérapeutiste un peu brutal ; si l'on en croit le surnom de *Bourreau* que lui donnèrent ses contemporains. Au siècle suivant Thémison se montra plus modéré, son *méthodisme*, qui attribuait toutes les maladies au *strictum* ou au *laxum* ne l'empêchait pas de faire de l'empirisme, comme ses prédécesseurs, toutes les fois — et cela devait arriver souvent — qu'il ne pouvait faire entrer une maladie dans le cadre trop étroit de sa doctrine.

Vers cette époque, Athénée d'Attalia fondait le *pneumalisme*, dont Platon et Aristote avaient été les précurseurs, et dont Arétée fut le disciple. Cette doctrine, passa comme un souffle sur l'empirisme qui n'en fut pas ébranlé, et s'éteignit pour reparaitre avec Stahl sous le nom d'*animisme* vers la fin du xvii^e siècle.

Pendant ce temps la pharmacie prospérait à Rome, et la matière médicale s'enrichissait d'acquisitions nouvelles. Son herbier, déjà varié, comptait parmi ses plantes actives : le pavot, la jusquiame, l'aconit, la

ciguë, l'ellébore, les euphorbes, la mandragore et d'autres encore. Au règne minéral elle empruntait hardiment l'arsenic, l'antimoine, le fer, la céruse, le sulfate et l'acétate de cuivre, le sulfate de fer, les carbonates de soude et de potasse, le nitrate de potasse, l'alun, la chaux, l'or et l'argent. Le règne animal lui fournissait les cantharides, les salamandres, les vipères, et elle utilisait les eaux minérales qu'elle divisait en *sulfureuses*, *alumineuses*, *salines* et *bitumineuses*. Il est juste cependant de reconnaître que les solanées, l'aconit, l'arsenic et les vipères furent d'abord employées comme poisons, avant de l'être comme remèdes, et que les médecins les reçurent des mains des sorcières et des magiciens.

La polypharmacie, encouragée par les exigences d'une clientèle riche qui voulait des remèdes chers (1), se donnait libre carrière ; c'était à qui inventerait le médicament le plus extraordinaire. Ce fut Andromaque de Crète, médecin de Néron qui, en réunissant plus de 78 produits différents — toute la matière médicale de son temps — imagina ce que Bordeu devait appeler le chef-d'œuvre de l'empirisme : la thériaque, et se décerna à lui-même la palme en composant un poème pour chanter sa découverte. Si incohérente qu'elle fut, la thériaque a traversé les siècles, elle est venue jusqu'à nous, et l'avant-dernière édition du Codex en reproduit la formule. Il est encore de nos jours des médecins pour la prescrire et des malades pour la prendre. « *J'ai vu, dit Bordeu (2), pendant plusieurs*

(1) Galien raconte qu'un malade lui répondit un jour ; « Gardez pour des pauvres gens ce que vous m'ordonnez-là, il me faut pour moi des remèdes d'un grand prix. »

(2) BORDEU. *Recherches sur l'histoire de la médecine.*

années, donner chaque soir un bol de thériaque à tous les malades de l'hôpital de Montpellier, tandis que les écoles de cette métropole de la médecine relentaient d'inveclives contre cette composition. J'ai vu, continue-t-il, donner de la thériaque et même à très forte dose dans toutes les incommodités, dans tous les ménages, par toutes les vieilles gens d'expérience, et j'ai vu réussir cette manœuvre dans beaucoup d'occasions où je n'aurais su quel parti prendre en suivant les indications puisées dans les principes de la théorie. » Plus récemment Trousseau la conseillait dans les fièvres de mauvais caractère, dans les varioles confluentes et dans les rougeoles à forme grave.

Galien apparaît pour remettre un peu d'ordre dans la marche de la science médicale qui semble vouloir s'égarer dans le domaine de la fantaisie. Il fait revivre les doctrines d'Hippocrate : les quatre humeurs cardinales : le sang, la pituite, la bile et l'atrabile, le premier dont l'excès aboutissait à la *phlétore* et les autres dont la trop grande abondance produisait la *cacochymie*. Faire revivre la doctrine d'Hippocrate, c'était donner à l'empirisme un nouvel essort. Sa thérapeutique, du reste, n'a rien d'original, et, s'il a mérité la réputation de médecin habile et heureux dans le traitement des malades, c'est par l'emploi judicieux des moyens inventés avant lui.

Après Galien, pendant la décadence de l'empire romain, la thérapeutique semble revenir en arrière ; Aélius d'Amide traite par les incantations, il extrait les corps étrangers de l'œsophage au moyen de conjurations « *sors de ce gosier, leur dit-il, comme Jésus-Christ fit sortir Lazare du sépulcre et comme Jonas sortit du ventre de la baleine* ». Alexandre de Tralles

tombe dans l'excès contraire et compose un remède consistant en 365 potions que le malade devra prendre dans l'espace de deux ans.

Pendant la longue éclipse du moyen âge, l'Arabie fut l'unique refuge offert aux lumières de la vie intellectuelle, mais il ne faudrait pas s'exagérer le rôle de cette nation dans le progrès des sciences. Sans doute, les Arabes ont beaucoup fait pour la pharmacie, qu'ils ont en quelque sorte sinon créée, du moins perfectionnée à tel point qu'il a fallu les découvertes de la chimie moderne organique et inorganique pour élever le niveau auquel ils l'avaient portée. Nous savons qu'Avicenne argentait et dorait les pilules, qu'il fabriquait des extraits, des sirops et des électuaires dont les manipulations délicates auraient ravi d'aise les pharmaciens d'il y a 20 ans. L'alambic leur était familier, et Albucasis découvrit, en s'en servant, l'alcool de vin. Avec les Arabes, la chimie s'enrichit de plusieurs composés jusque-là inconnus : l'oxyde rouge de mercure, le sublimé, les acides nitrique et chlorhydrique, le nitrate d'argent. Déjà un codex réglementait l'emploi des médicaments et chaque produit nouveau ne pouvait être prescrit qu'avec l'assentiment du gouvernement. Mais, le mystérieux, l'explicable, l'impossible les attirait. Albucasis s'essaya dans la transmutation des métaux, et si ses recherches et celles des autres alchimistes ont contribué pour une large part aux découvertes et aux progrès de la chimie, il n'en a pas été de même des travaux sur la panacée universelle, dont l'étude a excité l'enthousiasme et l'ardeur de ce savant et de ses nombreux disciples ; car les essais auxquels se sont vainement livrés les chercheurs, ont absorbé des forces intellec-

tuelles considérables, dont une orientation plus rationnelle aurait certainement pu tirer grand profit pour les progrès de la thérapeutique encore à l'état d'enfance. Leurs onguents, leurs électuaires, leurs sirops, toute leur matière médicale est faite de composés imaginatifs, fantaisistes et illogiques, au point de vue de l'idée thérapeutique. Seule la préparation en est minutieuse et savante. Aussi, doit-on se montrer réservés dans les éloges que réclament les perfectionnements apportés par les Arabes à l'art de guérir.

Nous ne nous attarderons pas sur le *Code de la santé* dans lequel Jean de Milan a traduit en vers léonins les préceptes de l'*École de Salerne*, cette thérapeutique stagnante du moyen âge, et nous arriverons à la Renaissance que domine la fougueuse stature de ce démolisseur de génie qui fut Paracelse. Disons de suite que la gloire de Paracelse il la doit à son génie précurseur bien plus qu'à sa brutalité de démolisseur, car l'édifice d'Hippocrate et de Galien sur lequel il se ruait avec sa pioche nous est parvenu presque intact et le monument dont lui-même a jeté les bases à ses côtés a passé à travers les siècles en s'élevant chaque jour davantage. Il sema les premiers germes de la chimie médicale dont il n'était pas question avant lui, préconisant vigoureusement l'antimoine, le fer, le plomb, l'arsenic et le mercure ce spécifique de la syphilis qui demeure maintenant et qui demeurera longtemps encore peut-être un des derniers retranchements de l'empirisme qui succombe. « *L'expérience a appris, nous dit-il, que le mercure est le souverain et unique remède pour guérir toutes les ulcères mêlées avec la grosse vérole. On a retenu le mercure sublimé en cette affaire comme pour remède général, parce que sa grande vertu*

était connue de chacun. On l'administre par la bouche, et il guérit en excitant un grand crachement de salive, non parce que la salive fut cause du mal, mais parce qu'elle était mêlée avec. » Il parlait déjà d'extraire la quintessence des plantes, mais ce ne sera qu'au commencement du xiv^e siècle que P.-J. Peltier et son collaborateur Caventou réalisèrent ce rêve en préparant le sulfate de quinine et en procédant à l'extraction des alcaloïdes des végétaux. Il avait même prévu l'aseptie : *« Ne touchez pas aux plaies, s'écriait-il, elles guérissent d'elles-mêmes : ce sont les agents extérieurs qui contrarient la cicatrisation. »* Il imagina une ingénieuse méthode de diagnostic, celle qu'on emploie du reste encore de nos jours, à la recherche de certaines manifestations syphilitiques, il affirmait que, par la nature du remède, on peut arriver à déterminer la nature du mal. Esprit plutôt mal équilibré, Paracelse d'un côté se laissait égarer dans les théories des sciences occultes, s'enfonçait dans les arcanes, et s'attachait à des recherches de panacées mystérieuses compliquées d'influences astrales, tandis que, d'autre part, il entrevoyait avec une merveilleuse lucidité d'intelligence, le pourquoi des choses encore dans les ténèbres *« Avant la fin du monde, prédisait-il, un grand nombre d'effets surnaturels s'expliqueront par des causes physiques. »*

Laissons l'anatomie et la chirurgie revendiquer avec Vésale, Eustache et Faloppe l'héritage depuis si longtemps dédaigné d'Hérophile et d'Erasistrate, pendant que la thérapeutique se repose, comme fatiguée d'avoir, avec l'aide de Paracelse, donné le jour au roi des spécifiques et créé la méthode de la spécificité, et abordons le xviii^e siècle où sous l'influence féconde de la philo-

sophie de Descartes surgirent des doctrines nouvelles. L'empirisme avait fait du chemin depuis Hippocrate ; et la « science par l'expérience » s'était considérablement enrichie chemin faisant. Les maladies connues s'étaient multipliées et avec elles les médicaments et aussi les médications. N'ayant pour les guider aucune méthode positive, ignorants de la pathogénie, privés de l'expérience physiologique pour asseoir une certitude, les médecins n'avaient pour toute ressource que leur mémoire dans laquelle ils emmagasinaient le plus de faits connus afin de les retrouver si un cas analogue se présentait. Il y avait bien certaines théories partielles, certaines opinions spéciales sur tel organe ou tel viscère et de ces opinions, de ces théories pouvait naître une médication logique sans qu'il fut besoin de recourir à l'empirisme. Mais quelles théories ! Quelles opinions ! Qu'il nous suffise d'en citer une. L'utérus, disait-on au temps d'Hippocrate, est un animal qui se laisse flatter et attirer par les bonnes odeurs, tandis qu'il éprouve de la répugnance pour les odeurs fétides et cherche à les fuir ; et nous voyons au milieu du xvi^e siècle, Amatus Lusitanus, instruit de cette opinion, traiter, avec une ingéniosité qu'il croyait louable, un prolapsus utérin, en faisant respirer à sa malade couchée du musc et des herbes parfumées afin d'attirer l'utérus du côté des narines, tandis qu'il exposait la vulve à la puanteur du galbanum et de la fumée de plumes brûlées pour faire reculer l'organe déplacé. A cette époque, on le voit, l'empirisme était préférable à cette thérapeutique de sophisme, mais il commençait à devenir pesant et la médecine, lassée de s'adresser toujours à la mémoire, éprouvait la nécessité d'une

méthode qui serait le point de départ de traitements véritablement rationnels.

C'est alors que Borelli imagina la doctrine *iatro mécanique* d'après laquelle tous les actes physiologiques et pathologiques pouvaient être ramenés à un système de mouvement, de choc, de balancement, de pression, de détente. Pendant ce temps Sylvius fondait la *chimiatrie* dans laquelle on emploie de préférence les agents chimiques. Cette doctrine, dont Rhazès avait fourni les germes et dont Paracelse à la tête des *Spagyriques* avait été le précurseur, attribuait à l'âcreté la cause des maladies. Cette âcreté pouvait être acide ou alcaline et se traitait par le médicament chimique opposé, ce qui simplifiait singulièrement la thérapeutique mais était absolument insuffisant.

Un peu plus tard Baglivi essayait de ressusciter le *strictum et le laxum* des *méthodistes*, mais sa conviction ne semblait pas très arrêtée, car il disait qu'on pouvait formuler sur les maladies et leur traitement, de nombreuses théories différentes, et que, si chacune de ces théories représentait l'ensemble des observations connues, toutes pouvaient aboutir à la guérison. C'était, comme on le voit, compliquer la question, en voulant la simplifier. Baglivi mit au point l'étude de la révulsion des cantharides, ces mouches ardentes que le prudent Hippocrate employait déjà à l'intérieur contre l'hydropisie et dont les dangers et les services ont fait naguère l'objet d'une nouvelle discussion à l'Académie de médecine. Il redoutait le quinquina, lui préférant contre la fièvre intermittente le sel ammoniac et la camomille. Cet homme qui voulait renverser l'empirisme, n'était qu'au fond qu'un empiriste rétrograde.

Boerhaave, son contemporain, se fit l'apôtre de la théorie *iatro-mécanique* dont nous avons parlé plus haut. Dans sa jeunesse, il était affligé d'un ulcère à la cuisse, contre lequel, pendant 4 ans, toutes les médications avaient été inutiles, c'est alors, nous dit Requin, qu'il imagina de se traiter avec de l'urine contenant du sel en dissolution. De pareilles révélations augmentent notre impuissance à nous insurger contre les pratiques malpropres qui sévissent encore de nos jours dans les campagnes et dans les villes. Cela ne l'empêcha pas de devenir dans la suite un excellent praticien, ayant le culte de ses malades. Et cet inaugurateur de la clinique disait à ses élèves, au lit du patient « *attention, il s'agit de la peau humaine* ». Il admettait un tempérament salé, un tempérament putride, un tempérament huileux. On serait tenté de désirer ce dernier pour la machine humaine, mais d'après sa description, on reconnaît en lui l'arthritisme c'est-à-dire la condition dans laquelle l'organisme fonctionne le moins bien. On rencontre encore d'autres contradictions chez cet iatro-mécanicien : sa médication qui semblerait devoir être tonique et stimulante est plutôt évacuante et débilitante, choisie parmi les purgatifs, la diète, la saignée, les alcalins et les surodrifiques et si par hasard il s'en écarte, c'est pour faire de la thérapeutique animiste, de la suggestion, du traitement moral. Une maladie convulsive s'est glissée parmi les jeunes gens de Harlem. Appelé en consultation : « c'est l'imagination qui est blessée », affirme-t-il, et il fait cesser l'épidémie en traitant l'imagination.

Pour combattre la doctrine iatro-mécanique, G. Stahl créa l'*animisme*, perfectionnement du *pneumatisme*. Il admettait trois mouvements dans l'économie : circu-

latoire, sécrétoire et excrétoire. L'âme préside à tout ces mouvements pour en régler l'équilibre dans la santé et pour rectifier cet équilibre dans la maladie. Une telle théorie semblerait appeler un traitement psychique, suggestif, il n'en est rien, et la thérapeutique de Stahl est celle des empiriques de son époque, avec beaucoup de modération cependant, dans l'emploi des remèdes, et il faut lui rendre cette justice que, dans la fièvre, il repousse le quinquina qu'il remplace par l'expectation.

Lorsque nous aurons mentionné enfin le *dynamisme organique* de Frédéric Hoffmann, l'on comprendra que, si le xvii^e siècle n'a pas apporté la doctrine attendue, il a du moins plusieurs fois tenté l'entreprise.

Pendant ce temps que devenait l'empirisme ? De Borden(1) nous l'apprend : « Les rois avaient établi une commission royale dont leur premier médecin fut toujours le chef. Cette commission était destinée à ramasser, à examiner les remèdes des empirique et à choisir les plus convenables, les plus utiles. C'est de cette sorte d'école, de tribunal, ou bien des sources faites pour y aboutir que sont sortis la plupart des remèdes que nous employons aujourd'hui : le mercure, l'émétique et divers sels neutres ; le quinquina, l'ipécacuanha, le kermès et tant d'autres, qui ont enfin forcé les dogmatiques dans leurs retranchements. » L'inoculation de la petite vérole, à laquelle la vaccine de Jenner allait bientôt succéder, s'était transmise à travers les âges et les peuples, et milady Montague l'ayant fait pratiquer sur un de ses enfant, l'importa ainsi de Constantinople en Angleterre. Ainsi se confirmait cet

(1) BORDEN, *loc. cit.*

aphorisme d'Hippocrate : « *L'art se forme peu à peu, il s'enrichit journellement de nouvelles découvertes, il ne peut être au comble de sa perfection qu'après un grand nombre de générations* ».

Deux médicaments se remarquent dans la thérapeutique du ^{xvii}e siècle : l'antimoine ou plutôt l'Émélique qui, après des attaques et des éloges passionnés, s'imposait définitivement à la matière médicale où il continuera sans scandale à rendre des services à la médecine, et le quinquina qui fut connu en France en 1679. En prenant sa place à côté du spécifique de la syphilis, le spécifique de l'impaludisme a contribué à élargir le royaume de l'empirisme dont il restera une des gloires jusqu'en 1882, époque à laquelle Richard démontrera la nature parasitaire de la fièvre intermittente dont Laveran établira nettement la pathogénie, transplantant ainsi l'abrisseau de la Comtesse du domaine de l'empirisme dans celui de la thérapeutique pathogénique naissante.

La lutte contre l'empirisme n'avait pas beaucoup réussi, on le voit, au ^{xvii}e siècle ; les iatro-mécaniciens, les chimiatres, les animistes et dynamistes avaient complètement échoué dans leur tentative de substitution. Le ^{xviii}e siècle se montra plus prudent, il ne provoqua pas le colosse et sembla même s'être résigné à vivre sous sa domination ; mais, dans le silence, il forgeait des armes invincibles dont le ^{xix}e siècle saurait se servir pour assurer le triomphe d'une thérapeutique nouvelle.

Leuwenhoek créait la micrographie dont Bichat se servirait bientôt pour ouvrir le chemin d'une science inconnue : l'*histologie*. Pendant ce temps, Haller jetait les fondements de la *physiologie* et Lavoisier rétablis-

sait sur des bases inébranlables la *chimie* que Paracelse, avant lui, avait envisagé comme thérapeutiste, bien plus que comme savant. Les idées de Paracelse avaient porté leurs fruits, le XVIII^e siècle allait les recueillir car, à l'époque où Lavoisier formulait les lois de la chimie, un médecin remettait en honneur une médication dont le professeur de Bâle avait été le créateur. Le médecin se nommait Mesmer et sa médication était le magnétisme.

Cependant la fin du siècle devait être marquée par une découverte de la plus haute importance : la *vaccination*, pratiquée pour la première fois par Jenner le 14 mai 1796. Fille de l'empirisme dont elle est la dernière gloire, la vaccination prend sa place à la tête des spécifiques, en même temps qu'elle ouvre les voies à une médication pour ainsi dire nouvelle : la thérapeutique prophylactique. Plus tard, sous l'influence des découvertes de la fin du XIX^e siècle, nous la verrons, au milieu des puissantes conquêtes de la thérapeutique moderne, aider à renverser la doctrine qui lui avait donné naissance.

Le XIX^e siècle profita dès le commencement, des travaux des siècles précédents. L'observation clinique établie systématiquement par Boerhaave agrandissait chaque jour ses conquêtes et multipliait ses moyens d'investigation, déjà en 1674, Th. Willis avait constaté la présence du sucre dans les urines des diabétiques, plus tard en 1726, Dekkers découvrait l'albumine des urines pathologiques, mais c'est Th. Laënnec qui, par sa découverte de l'auscultation, devait amener la clinique au point où nous la voyons aujourd'hui. Son exactitude d'investigation restreignait déjà le champ de l'empirisme.

Sur ces entrefaites, Broussais imaginait la *théorie de l'excitation*. D'après lui, il existe un seul agent pathogénique, l'excitation, ayant une double manifestation. Ainsi, l'excitation est-elle trop faible ? elle conduit à la *débilité*, est-elle trop forte ? cela entraîne l'*irritation*. Dans sa thérapeutique, il semble avoir négligé la débilité pour ne s'occuper que de l'irritation qu'il traite avec les médications débilitantes empruntées à l'empirisme.

En face de la doctrine de l'*excitation*, et, pour la combattre, surgit aussitôt une doctrine nouvelle l'*homéopathie*, dont le fondateur S. Hahnemann avait ainsi formulé l'essence : *Similia, similibus curantur*. Ce précepte nouveau n'a plus aujourd'hui rien qui doive surprendre, puisqu'il se trouve réalisé par la vaccine, la sérothérapie et l'opothérapie, et ce serait un préjugé que de ne pas l'admettre. Quant à la thérapeutique du professeur d'outre-Rhin, nous avouons ne pas la connaître assez pour nous hasarder à en parler ici.

C'est alors que la thérapeutique donna naissance à des spécialités. Les succès de Mesmer tentèrent certains praticiens, et l'on rechercha soigneusement parmi les médications oubliées, celles qui pourraient le mieux se prêter à un développement, à une systématisation complète, ainsi furent créés l'*hypnotisme*, la *métallothérapie*, l'*électrothérapie*, la *gymnastique*, l'*hydrothérapie*, et d'autres encore qui furent portées à un haut degré de perfection.

L'emploi des *anesthésiques* : l'Ether inauguré par Jackson en 1846 et le Chloroforme par Simpson en 1847, en supprimant la douleur et en réalisant la résolution musculaire, facilita singulièrement la tâche du

chirurgien en attendant que, grâce à la découverte de l'asepsie et de l'antisepsie, celui-ci ne triomphât définitivement au milieu des succès les plus inespérés.

La méthode des *injections* médicamenteuses sous-cutanées, inventée en 1845 par Rynd et vulgarisée par Pravaz rendit d'abord des services à la thérapeutique empirique en permettant aux malades d'absorber des médicaments ; soit que leur estomac refusât de les prendre soit qu'on voulut obtenir des effets plus immédiats. Mais cette méthode sera surtout utile dans les traitements par la sérothérapie.

En 1866, le *pansement ouaté* de Guérin vient opposer une barrière à l'infection des blessures et des plaies et, deux ans plus tard, le *pansement antiseptique* de Lister pourra lutter, plus efficacement encore, contre l'invasion microbienne. Car Pasteur vient de nous l'apprendre, la purulence est le fait de l'invasion microbienne.

Les immortels travaux de Pasteur, les découvertes de son génie ont changé la face des choses, la chirurgie lui doit sa résurrection et la thérapeutique sa transfiguration. En découvrant les microbes spécifiques, il a créé la *pathogénie* en découvrant et, en expérimentant les virus atténués, il a fondé une thérapeutique nouvelle, la *thérapeutique pathogénique*. Grâce aux travaux féconds de ses savants disciples, l'édifice s'est élevé grandiose sous les yeux de l'humanité émerveillée et ravie.

Désormais, l'empirisme n'occupera plus que la seconde place dans l'art de guérir, tandis que la thérapeutique pathogénique, avec sa pharmacothérapie

et ses deux médications nouvelles, la *sérothérapie* confirmée et l'*opothérapie* naissante, verra sa prépondérance s'affirmer chaque jour davantage et continuera à répandre sur le monde les bienfaits de son opportune intervention.

CONCLUSIONS

Dans l'état actuel de la science, la grande difficulté pour le jeune médecin est de se choisir une religion thérapeutique au milieu des médications diverses et des médicaments innombrables qui le sollicitent à son entrée dans la carrière. Or, le meilleur guide dans cette voie délicate, est l'étude de l'histoire de l'art de guérir.

Cette étude nous apprend que :

1^o La thérapeutique est née de l'intuition du hasard et de l'observation, contrôlés par l'expérimentation.

2^o L'empirisme, c'est-à-dire la science par l'expérience, a dominé la thérapeutique depuis sa naissance jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Pendant cette longue période, il a triomphé de toutes les méthodes nouvelles qui avaient voulu le renverser, et son astre n'a commencé à pâlir qu'à la venue de la thérapeutique clinique, pour s'effacer encore davantage devant l'éclosion récente de la thérapeutique pathogénique. Cependant, même de nos jours, il joue encore un rôle important dans la médecine.

3^o La thérapeutique pathogénique a fait des si rapides progrès, qu'en moins d'un quart de siècle elle est arrivée à occuper la place prépondérante que l'empirisme avait conservé pendant plusieurs milliers d'années.

1^o Chaque fois qu'une doctrine naissante a ralliée des partisans, il s'en est élevée à côté une autre, très différente ou même diamétralement contraire, qui souvent a obtenu plus de succès encore que la première.

5^o De toutes les médications ou médicaments célèbres, les uns, après avoir pendant des siècles excité l'enthousiasme des praticiens, sont tombés dans un juste oubli ; tandis que les autres, après bien des luttes et des controverses, ont pris et conservé dans la thérapeutique une place honorable et parfois prédominante.

6^o Les médecins les plus célèbres de tous les temps se sont livrés à l'étude de la matière médicale et à la préparation des médicaments.

7^o Les créateurs de doctrines ont parfois été obligés, dans la pratique, de recourir à une thérapeutique en contradiction avec leurs théories.

Ce qui nous amène à conclure que :

Le médecin doit avoir le respect de la tradition, en même temps qu'il doit se montrer curieux de toutes les médications nouvelles, de quelque côté qu'elles viennent ; en suivre les progrès et se tenir prêt à les appliquer ou à les rejeter, mais en apportant dans l'un comme dans l'autre cas une prudence intelligente et une sage réserve.

Si la fréquentation des malades est indispensable au praticien, la connaissance et la pratique des médicaments lui est absolument utile, car on peut se servir d'un instrument avec d'autant plus d'habileté et de précision qu'on le connaît mieux,

Enfin, si, après mûre réflexion, il adapte une doctrine et s'en déclare l'adepte, le thérapeute doit consentir, chaque fois que cela devient nécessaire, à chercher, en dehors des théories qui lui sont chères, l'intérêt du malade qui lui a accordé sa confiance.

Vu :

Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu :

Le Président de la thèse,

S. POUCHET

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

Dignat, 1888. Histoire de la médecine et des médecins à travers les âges. Paris, Henri Laurens, 1888.

J. Bouillet, 1883. Précis d'histoire de la médecine, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1883.

Daremborg, 1870. Histoire des sciences médicales, Paris, J.-B. Baillière, 1870, vol. in-8°.

Ch. Maux. L'École de Salerne. Traduction en vers français, avec texte latin.

Ch. Daremborg. Galien. Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales.

E. Littré. Hippocrate. Œuvres complètes, traduction nouvelle avec le texte grec en regard.

Houdart (S.). Histoire de la médecine grecque depuis Esculape jusqu'à Hippocrate.

Peisse (Louis). La médecine et les médecins.

Ch. Fiessenger, 1897. La thérapeutique des vieux maîtres. Paris, société d'éditions scientifiques.

Quinquaud, 1897. Thérapeutique clinique et expérimentale.

L. Landouzy, 1898. Les sérothérapies. Paris, Georges Carré et Naud, 1898.

Maurice Albert, 1894. Les médecins grecs à Rome. Paris, Hachette, 1894.

Théophile de Bordeu, 1882. Réimpr. Recherches sur l'histoire de la médecine, Paris, Auguste Ghio. 1882.

J.-M. Guardia, 1884. Histoire de la médecine d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs. Paris, Octave Doin, 1884.

- Karl Springel.** Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au xix^e siècle. Traduite de l'allemand par Gourdon, Paris, 1815, 9 vol. in-8°.
- Daniel Leclerc, Eloy, etc.** Biographie médicale mise dans un nouvel ordre, revue et complétée par MM. Bayle et Thillaye. Paris, 1855, Adolphe Delahaye.
- Dechambre.** Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Articles Histoire de la médecine, par L. Boyer.
- André Mathiolus,** Les commentaires sur les six livres de Dioscoridè. Lyon, 1620, in-folio.
- Baumé,** Maître apothicaire de Paris. Chimie expérimentale et raisonnée, Paris, 1775.
- Moyse Charas.** Pharmacopée royale galénique et chimique. Lyon, 1693.
- Lemery.** Dictionnaire universel des drogues simples. Paris, 1759, in-4°.
- G.-E. Statl.** Œuvres médico-philosophiques et pratiques. Traduc. Blondin, Paris, 1863-1865, J.-B. Baillière, 5 vol. in-8°.
- Joseph Lieutaud.** Précis de médecine pratique. Paris, 1796, 2 vol. in-8°.
- Barthez (Paul-Joseph).** Discours sur le génie d'Hippocrate, Montpellier, 1801, in 8°.
- Emile Gilbert,** 1892. La pharmacie à travers les siècles, Toulouse, Vialelle, 1892.
- G. Liétard.** Lettres historiques sur la médecine chez les Hindous.
- Dupouy.** Médecine et mœurs de l'ancienne Rome, d'après les poètes latins.
- René Brian,** 1869. L'archiatrie romaine officielle dans l'empire Romain, Paris, 1869.
- Corlieu,** 1885. Les médecins grecs depuis la mort de Galien jusqu'à la chute de l'empire d'Orient. Paris, 1885.
- Laurent-Joubert,** 1570. Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé. Bordeaux, 1570.

Renouard, 1846. Histoire de la médecine. Paris, 1846.

Bouchut. Histoire de la médecine.

L. Thomas. Article École de médecine. Dict. encyclopédique des sciences médicales.

Brissaud, 1892. Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, la physiologie et la médecine, in-8°, Paris, 1892.

Pline. Traduction de Littré.

C. Chardin, 1896. Précis d'électricité médicale. Paris, O. Berthier, 1896.

E. Duval. 1891, La pratique de l'hydrothérapie. Paris. J.-B. Baillière et fils, 1891.

H. Stapfer, 1897. Traité de kinésithérapie gynécologique. Paris, Maloine, 1897.

Paul Joire, 1892. Précis théorique et pratique de neuro-hypnologie. Paris, A. Maloine, 1892.

LIBRAIRIE A. MALOINE

23-25, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23-25, PARIS

- AUSSET** (Dr), professeur agrégé. **Leçons cliniques sur les maladies des enfants**, faites à l'hôpital Saint-Sauveur. 1896-97. 1 volume in-8, 1898..... 5 fr. »
- BERDAL** (Dr), médecin de consultations à l'hôpital Saint-Louis. **Traité pratique des maladies vénériennes**. Préface de TENNESON. In-8, 1897, avec fig. et pl. col..... 10 fr. »
- BERNHEIM**. **Immunisation et sérumthérapie**. 2^e édition, revue et augmentée. In-8, 1897..... 4 fr. »
- BERNHEIM**. **Formulaire clinique**, formules pratiques recueillies à la polyclinique de Vienne. Traduit sur la 15^e édition et augmenté de nombreux travaux originaux. Un vol. in-32, cart., 1896..... 4 fr. »
- CHATELAIN**. **Précis iconographique des maladies de la peau**. Ouvrage accompagné de 50 PLANCHES HORS TEXTE EN COULEUR, reproduite, d'après nature, par FÉLIX MÉHEUX, dessinateur des services de l'HÔPITAL SAINT-LOUIS. Un fort vol. gr. in-8, 1896, relié toile..... 25 fr. »
- COURTADE**. **Manuel pratique du traitement des maladies de l'oreille**. Un vol. in-18, 1895..... 4 fr. »
- JAKOB** **Atlas du système nerveux**, suivi d'un précis d'anatomie, de pathologie et de thérapeutique des maladies nerveuses. Ouvrage comprenant 98 pl. color. et fig. dans le texte. Traduit par les D^{rs} REMOND, professeur à la Faculté de Toulouse, et CLAVELIER, chef de clinique. In-12, cartonné, 1897..... 12 fr. »
- KRAFFT-EBING**. **Traité clinique de psychiatrie**, traduit sur la cinquième édition allemande, par le Dr EMILE LAURENT. Un fort vol. in-8, 1897..... 20 fr. »
- LEVILLAIN**. **Essais de neurologie clinique, neurasthénie de BÉARD et états neurasthéniformes**. In-12, 1895..... 4 fr. »
- MALBEC**. **Consultations et ordonnances médicales**, 2^e édit., revue et augmentée, in-18, rel. souple, 1897..... 4 fr. »
- MAURANS** (Dr de). **Compendium moderne de médecine pratique**, publié sous la dir. du Dr DE MAURANS. In-8, de 720 p., 1894. 12 fr. »
- NOGUÉ**. **Précis de posologie infantile**, In-8, rel. s., 1895.. 3 fr. 50
- PANSIÉR** (d'Avignon). **Traité d'Électrothérapie oculaire**, avec une préface de M. le Dr E. VALUDE. Un vol. in-18 avec fig. 1895.... 6 fr. »
- PANSIÉR** (d'Avignon). **Traité de l'œil artificiel**. Un vol. in-18 cart. avec fig., 1895..... 4 fr. »
- STAPPER**. **Traité de Kinésithérapie gynécologique** (système de BRANDT), nouvelle méthode de diagnostic et de traitement des maladies des femmes. Ouvrage contenant la traduction du livre de BRANDT et 130 fig. In-8, 1897..... 12 fr. »
- TRUC**, professeur de clinique ophtalmologique à Montpellier, et **VALUDE**, médecin de la Clinique ophtalmologique des Quinze-Vingts. **Nouveaux éléments d'ophtalmologie**. 2 vol. in-8, 1886, avec 257 fig. et 1 pl. en couleur..... 20 fr. »
- VARIOT**. **La diphtérie et la sérumthérapie**. Etudes cliniques faites au pavillon Bretonneau. In-8, 1898, avec 28 fig. et 1 pl. col.... 12 fr. »
- VAUCAIRE**. **Formulaire de gynécologie, thérapeutique, traitement des maladies des femmes** (Formules des professeurs et médecins spécialistes). In-18, 1895, rel..... 4 fr. »
- VIGNES**. **Technique de l'exploration oculaire**, introduction à l'étude de l'Ophtalmologie. Un vol. in-8 avec 213 fig. dans le texte, 1896.. 8 fr. »